

mieux du moment où ils furent avec les Européens. On apprit d'un naturel qui résidait dans la colonie, que plusieurs familles avaient été emportées par ce fléau, et que d'autres pour l'éviter, s'étaient enfuies dans l'intérieur du pays. On ne put découvrir si auparavant il existait parmi eux; toutefois comme ils le nommaient *gal-la-la*, cette circonstance semblait indiquer qu'ils le connaissaient.

Pendant que l'éruption continuait chez ces enfans, un matelot du *Supply*, natif de l'Amérique septentrionale, étant allé les voir, fut attaqué de la maladie et en mourut. Cependant ses funestes effets ne furent éprouvés par aucun autre habitant blanc de la colonie, quoiqu'il s'y trouvât à cette époque plusieurs enfans très-jeunes. Il n'en fut pas de même malheureusement du naturel du pays, qui avait aidé efficacement à transporter ses compatriotes à Sidney. Dès le premier moment où il leur avait rendu ce service, on avait conçu des craintes pour lui: ses constantes attentions pour eux excitèrent l'admiration de laquelle on fut témoin; il en fut la victime. On le regretta d'autant plus, qu'il n'avait en lui presque rien de sauvage, et que sa docilité, sa douceur et son obligeance lui avaient gagné l'affection générale.

Dans ce même mois d'avril la colonie éprouva

une grande joie en voyant revenir le *Sirius*, commandé par Hunter, qui était parti pour le cap de Bonne-Espérance sept mois auparavant; il rapportait 1270 quintaux de farine et d'autres provisions. Quoiqu'elles ne pussent nourrir la colonie que pendant quatre mois, à ration complète, on les reçut avec un vif plaisir.

Rien ne ralentissait l'ardeur de Phillip pour acquérir de nouvelles connaissances sur le pays. Au mois de juin il fit une seconde excursion à Broken-Bay, espérant arriver par eau jusqu'aux montagnes de l'intérieur. Il revint au bout de dix jours, ayant découvert le Hawkesbury-River, qu'il ne put remonter jusqu'à sa source, faute de provisions. A la fin du mois il entreprit une nouvelle expédition qui dura dix-sept jours. Etant parvenu à une distance considérable dans l'ouest, il fut arrêté par des bancs de sable, à peu de distance de la montagne qu'il avait précédemment nommée Richmond-Hill, et au pied de laquelle le cours du fleuve l'avait conduit. On fut détourné de faire un certain séjour dans la partie étroite du fleuve, par les marques évidentes de débordement qui prouvaient qu'il s'élevait quelquefois à vingt et quarante pieds au-dessus de son niveau actuel. On trouva d'ailleurs le pays beau et pittoresque, et à mesure que l'on s'avancait vers l'ouest, il devenait plus ouvert et

plus uni ; mais les traces d'inondations immenses firent renoncer à l'idée d'y fonder un établissement.

Dans la première de ces courses , on rencontra une jeune sauvage qui tâchait de se dérober à la vue des Européens , en se blotissant dans les longues herbes qui alors étaient très-mouillées , et qui devaient beaucoup l'incommoder. Avant l'arrivée des Européens , elle avait été avec sa famille occupée à pêcher pour la provision de la journée : l'approche des étrangers alarma ces naturels ; ils s'enfuirent tous , à l'exception de cette pauvre fille qui venait de guérir de la petite vérole , était très-faible , et ne pouvait marcher que difficilement à cause d'une grosseur qu'elle avait au genou. Elle jeta un cri de frayeur en entendant un coup de fusil tiré à un oiseau perché sur un arbre , sous lequel elle s'était réfugiée. On accourut aussitôt ; à la vue de tant d'hommes elle versa des larmes , et fit entendre des plaintes lamentables. On ne comprenait pas un mot de ce qu'elle disait ; son triste état toucha tous ceux qui la virent ; elle parut avoir dix-huit ans. Elle s'était couvert le corps d'herbes mouillées , n'ayant pas d'autre moyen de se cacher ; elle tremblait de peur. On s'efforça de la rassurer à l'aide de quelques mots de la langue du pays que l'on avait appris ; et le gouverneur dit aux matelots

d'approcher du feu que l'on plaça devant elle : on arracha de l'herbe ; on la fit sécher au feu , et on l'en entoura pour la réchauffer ; on lui donna du gibier et du poisson grillé ; elle en mangea de bon cœur. Elle souffrait beaucoup de la soif , car lorsque l'on prononça le mot *baa-do* , qui dans la langue du pays signifie de l'eau , elle tira la langue pour montrer à quel point sa bouche était desséchée ; en effet son teint et tout son extérieur annonçaient que la fièvre la dévorait. Avant de se retirer pour la nuit , on alla de nouveau la voir , et l'on mit du bois à sa portée pour qu'elle pût entretenir le feu ; on coupa une plus grande quantité d'herbe que l'on fit sécher , et on l'étendit sur elle. Le lendemain on s'aperçut avec plaisir que ces soins n'avaient pas été inutiles : elle ne montrait plus de craintes à l'approche des Anglais , appelait fréquemment ses parens qui ne devaient pas être très-éloignés , et répétait leurs noms d'une voix forte et aiguë , en montrant beaucoup d'inquiétude et de chagrin qu'ils étaient si indifférens à ses cris , pour les inviter à revenir ; car on supposait qu'elle leur disait qu'ils ne devaient rien craindre des étrangers qui , loin d'être des ennemis , se conduisaient comme des amis. Malgré ses instances , aucun d'eux n'approcha tant que les Anglais furent auprès d'elle ; à peine eurent-ils quitté le rivage , qu'on en vit quelques-

uns sortir du bois; bientôt ils lancèrent à l'eau une pirogue qui était sur la plage, et s'en allèrent.

Phillip ayant employé la journée à examiner le Pitt-water, revint le soir avec son monde dans l'endroit où il avait passé la nuit précédente. On retourna vers la jeune fille; elle était dans une petite cabane d'écorce sur la plage, et avait avec elle une jolie petite fille de deux ans. La soirée était froide et pluvieuse; la grande fille, lorsque l'on s'approcha, s'était couchée sur ses coudes et ses genoux, couvrant de son corps l'enfant, soit pour le mettre à couvert du mauvais temps, soit pour diminuer sa terreur extrême. On lui parla; elle se releva, et s'assit à terre, les genoux élevés jusqu'au menton, et ses talons sous son derrière, offrant le plus misérable spectacle que l'on pût imaginer. Le petit enfant ne put pas se décider à regarder les Anglais; il était étendu le visage contre terre, et se cachant les yeux d'une main. On donna comme auparavant à l'Indienne des oiseaux, du poisson et du bois; on arracha de l'herbe pour rendre son lit meilleur, et on couvrit sa chétive cabane de manière à la préserver de l'intempérie de l'air. Elle était si habituée aux fréquentes visites des Anglais dont elle connaissait les intentions amicales, que lorsqu'elle avait besoin d'eau ou de poisson, elle en demandait;

elle obtenait à l'instant ce qu'elle voulait. Le lendemain matin quand on revint auprès d'elle, l'enfant n'avait plus peur; il se laissait prendre la main; malgré son jeune âge, il avait déjà perdu deux jointures du petit doigt; particularité dont on n'avait pas encore pu apprendre la raison.

On laissa à l'Indienne tout le poisson qui restait; on l'approvisionna de bois et d'eau, puis l'on partit pour continuer la reconnaissance de la baie. Lorsqu'on revint deux jours après, on ne retrouva plus la jeune fille: les bons traitemens qu'elle avait éprouvés et dont sans doute elle avait instruit ses compatriotes, auraient dû les rendre moins farouches à l'aspect des Anglais. Cependant à la seconde excursion que ceux-ci firent à Broken-Bay, ils virent constamment les naturels s'enfuir à leur approche. On entra dans une cabane qui venait d'être abandonnée: il y avait deux petits enfans qui étaient extrêmement effrayés; on parvint en les caressant à faire cesser leurs craintes; ils paraissaient souffrir, probablement du manque de nourriture; ils avaient un peu de feu auprès d'eux; l'on y trouva des ignames qui cuisaient. Comme on supposa que les parens de ces enfans ne tarderaient pas à revenir, quand on se serait éloigné, on laissa dans la cabane une hache et quelques bagatelles. Le lendemain on y revint; il n'y avait plus personnes: la hache et les autres

choses y e'aient encore. On fut surpris avec raison de l'indifférence de ces sauvages pour un outil qui leur était si utile; mais on en avait déjà vu des exemples, même de la part de ceux à qui on en avait montré l'usage; on ne put qu'en être étonné.

Trois jours après on aperçut fréquemment dans les bois que traversait le Hawkesbury-River des feux allumés par les Indiens, et l'on entendit leurs voix; on les appela dans leur langage en leur criant *co-vi* (venez-ici); il y en eut à la fin deux qui s'avancèrent jusqu'au bord de l'eau; la familiarité et la confiance qu'ils montrèrent, firent supposer qu'ils avaient déjà vu les Anglais. Ils acceptèrent une hache et un canard sauvage que l'on venait de tuer, et offrirent en échange une ligne à pêcher, faite du poil d'un animal, et une zagaie; on refusa ce dernier objet. C'étaient les premiers qui eussent témoigné le désir de donner quelque chose en retour de ce qu'on leur avait donné.

Depuis la mort du naturel qui s'était fixé à Sidney, Phillip n'avait jamais perdu de vue l'idée d'y en amener un autre par force ou par adresse, afin qu'il pût apprendre assez d'anglais pour être utile à ses compatriotes. Enfin le 25 novembre un canot envoyé plusieurs fois à cet effet vers l'entrée du port ramena deux hommes sans aucun

accident. Dès qu'on les eut fait entrer dans le canot, ils appelèrent leurs compatriotes; ceux-ci parurent en grand nombre sur la lisière d'un bois; mais quand ils virent les armes à feu, ils s'en allèrent. Les deux prisonniers qu'on lia le long des bancs du canot, éprouvèrent d'abord une grande frayeur, on les détacha lorsqu'on se fut un peu éloigné de terre, sauf la jambe qui resta nouée au soutien de la traverse. Alors ils reprirent courage. Au milieu de la foule que la curiosité attira lorsqu'ils débarquèrent, se trouvaient A-ba-rou et Nan-barry, la petite fille et le petit garçon que l'on élevait après les avoir arrachés à la mort. Aussitôt qu'ils virent ces deux hommes, ils furent transportés de joie, et les appelèrent par leur nom. L'on reconnut bientôt que Co-al-by, l'un d'eux, était un personnage distingué de la tribu de Cadigal; l'autre était Be-ne-long, dont il a déjà été question. Celui-ci d'une humeur vive et gaie semblait se contraindre en présence de Co-al-by qui lui imposait du respect.

Dix-sept jours après qu'on les eut amenés dans la colonie, ces deux hommes parurent si familiarisés avec leur nouvelle position, que leurs gardiens commencèrent à moins craindre qu'ils ne fissent des tentatives pour s'échapper. Sans doute les sauvages s'en aperçurent, et formèrent leur plan en conséquence; car ils ne manquaient ni

d'esprit, ni de jugement. Un soir Co-al-by profita du moment où ses gardes étaient à souper avec Be-ne-long; il se tenait en dehors de la maison, faisant semblant de manger. Il défit tout doucement la corde attachée au fer qu'il avait au pied, et dont l'autre bout était dans la main du garde; dans un clin d'œil il eut sauté par-dessus la palissade de la cour, et bientôt il fut hors de vue. On le chercha sur-le-champ; il n'était plus temps: depuis on ne le revit plus; mais on apprit qu'il était heureusement arrivé parmi ses compatriotes; sans doute ils furent surpris de le voir si bien vêtu, car il avait emporté toute sa garde-robe. Quant à Be-ne-long, la peur l'empêcha dans le premier moment de joindre son camarade, et à l'instant où on le serra de plus près, il était agité par la joie que lui inspirait l'idée de sa délivrance prochaine.

Ce fut au mois de novembre 1789 que l'on rentra la première récolte à Rose-Hill; elle donna deux cents boisseaux de froment, trente-cinq boisseaux d'orge, et un peu d'avoine et de maïs. Tout fut réservé pour semer. A Sidney l'on n'avait cultivé que de l'orge dans la ferme du gouvernement; l'on en recueillit vingt-cinq boisseaux. Les nouvelles que l'on reçut de l'île Norfolk donnaient les espérances les plus brillantes pour le résultat de la culture.

Au commencement de 1790 on ne parlait dans la colonie que des vaisseaux que l'on s'attendait à chaque instant à voir arriver d'Angleterre avec des provisions, car on avait consommé presque entièrement celles que l'on avait apportées, et l'on allait bientôt avoir recours à celles qui étaient venues du cap de Bonne-Espérance sur le *Sirius*. Cependant les trois premiers mois de l'année se passèrent sans que les vœux que l'on formait fussent exaucés; Phillip fut donc obligé de réduire la ration; et comme si ce n'eût pas été assez du tracassé que cet état de choses lui causait, le *Supply* revenant de l'île Norfolk, lui apprit que le *Sirius* s'était perdu sur les récifs qui entourent la baie où l'on débarque. Ce malheureux accident privait la colonie de la ressource de ce bâtiment, que l'on aurait pu expédier dans un cas de détresse, pour aller chercher des vivres dans quelque coin du monde. On ne peut se faire une idée de la consternation que cette triste nouvelle répandit dans la colonie. Lorsque le *Supply* vint mouiller dans le port, chacun regardait ce navire comme l'espérance qui restait.

Dans cette conjoncture critique, le gouverneur assembla tous les officiers civils et militaires de la colonie, pour délibérer sur les mesures à prendre. On décida de réduire encore la ration, de donner plus d'activité à la pêche, et d'envoyer

plus de monde à la chasse. Malheureusement l'expérience avait appris que l'on ne pouvait se fier entièrement à l'honnêteté des hommes employés à la pêche : les officiers prirent le parti de les surveiller ; chacun se chargea volontiers de cette tâche désagréable qui devenait un devoir. Malgré le zèle que l'on y apporta, la pêche abondante pendant les premiers jours le fut si peu au bout de quelque temps, qu'elle ne donnait guère que la provision nécessaire pour nourrir les équipages des canots que l'on y envoyait. La chasse ne fut pas non plus d'un grand secours.

La nécessité de se procurer des vivres devenant chaque jour plus pressante, Phillip résolut d'envoyer le *Supply* à Batavia pour en rapporter des provisions. Le capitaine était autorisé à fréter un navire et à le charger en entier pour Port-Jackson. Enfin Phillip fit tout ce qui était en son pouvoir pour mettre un terme aux inquiétudes de la population dont le soin lui avait été confié. Le soulagement que l'on attendait de cette expédition ne pouvait être prochain ; mais on savait du moins à quelle époque le *Supply* serait de retour, tandis qu'il était impossible de fixer celle à laquelle arriveraient les vaisseaux attendus d'Angleterre.

Le *Supply* partit le 17 avril. King qui avait commandé à l'île Norfolk s'y embarqua avec les dé pêches de Phillip pour le gouvernement. Hunter

lui avait succédé. On espérait que l'on reverrait le *Supply* avant six mois, et l'on pensait que dans cet intervalle on recevrait au moins un vaisseau d'Angleterre. Phillip dans la détresse générale donna une preuve de générosité et d'humanité bien louable. Il délivra au magasin général trois quintaux de farine qui lui appartenait, disant qu'il voulait que l'on ne servit sur sa table que la même ration qui était accordée aux autres habitans.

On ne fut pas long-temps sans ressentir les effets de la diminution dans les distributions de vivres. Les travaux allèrent moins vite, parce que les ouvriers ne mangeaient pas suffisamment pour soutenir leurs forces. On voyait sur le visage des colons des marques de la maigre chère à laquelle de tristes circonstances les réduisaient.

Enfin le 2 juin le poste d'observation fit le signal si long-temps attendu ; on apprit qu'un navire s'approchait : la joie fut universelle. Ce bâtiment, la *Lady Juliana*, était parti de Plymouth au mois de juillet de l'année précédente ; sa traversée avait donc duré dix mois. Le gouvernement anglais avait expédié deux mois plus tard le vaisseau le *Guardian*, complètement chargé de provisions, de munitions en tout genre et de vêtemens. Celui-ci avait touché sur un île de glace. Le capitaine avait été obligé de le ramener

au cap de Bonne-Espérance, où la *Lady Juliana* l'avait trouvé; la plus grande partie de la cargaison avait été jetée à la mer, pour empêcher le bâtiment de couler à fond; on avait tué tout le bétail.

La satisfaction que l'on avait éprouvée par l'arrivée du navire fut bien diminuée par les mauvaises nouvelles qu'il apportait. D'ailleurs une partie des provisions de sa cargaison était gâtée; mais bientôt il fut suivi d'un autre, et l'on apprit qu'incessamment il en viendrait plusieurs. Alors les distributions furent remises sur l'ancien pied, et les travaux reprirent leur cours ordinaire. Chacun fit des vœux ardents pour qu'aucun accident ne forçât à l'avenir à s'écarter en rien de la marche ordinaire.

Au mois de juillet Phillip traça le plan de la ville de Rose-Hill, afin que l'on ne bâtît pas des maisons au hasard, ce qui aurait empêché qu'elle acquit jamais la régularité qu'elle devait avoir. Peu de temps après, ce lieu prit le nom de Paramatta, qu'il a continué à porter. L'attention de ce gouverneur se portait sur tous les objets qui intéressaient le bien public; il n'en jugeait aucun indigne de lui. En conséquence des instructions qu'il reçut du ministère, relativement aux concessions de terre, il divisa le territoire en plusieurs lots; les officiers et les soldats qui s'éta-

blissaient dans le pays recevaient un certain nombre d'acres proportionné à leur grade. Ils pouvaient prendre à leur service pour cultiver leur terre, les déportés qui leur étaient nécessaires, à condition de prouver qu'ils avaient le moyen de les entretenir, de les nourrir et de les vêtir. Ces sages réglemens contribuèrent à consolider la colonie. Les déportés dont le temps de la peine était expiré, avaient le choix de rester, et on leur donnait des terres. Quelques-uns prirent ce parti, et par leur bonne conduite, prouvèrent qu'ils s'étaient véritablement corrigés. D'autres au contraire, après avoir été libérés, offraient le spectacle choquant d'une dépravation profonde.

Le gouvernement se réservait dans chaque canton un terrain égal aux concessions les plus considérables: il était inaliénable; mais on pouvait l'affermir à des particuliers pour quatorze ans. On mit aussi à part, dans toutes les divisions désignées par le nom de townships, une part de quatre cents acres pour le ministre de la religion, et une autre de deux cents pour le maître d'école.

Les conditions exigées par le gouvernement étaient que chaque colon habitât sur sa concession, pour la cultiver et l'améliorer, et conservât les bois convenables pour le service de la marine royale. On regarda comme trop court le période

de douze mois, pendant lequel le colon recevait des vivres des magasins publics ; car on pensait généralement qu'à l'expiration de ce terme, il n'y en aurait aucun qui aurait les moyens de se nourrir avec le produit de ses terres, à moins que dans l'intervalle il n'eût été beaucoup aidé et n'eût obtenu des récoltes très-abondantes.

Au mois de septembre le *Supply* revint de Batavia ; son absence avait duré six mois deux jours ; ainsi à cet égard on avait très-bien calculé. Il apportait des vivres, et en avait chargé un bâtiment hollandais qu'il avait frété ; celui-ci n'entra dans le port de la colonie anglaise qu'au mois de décembre.

Mais les provisions arrivées depuis le mois de juin n'avaient répandu qu'une abondance momentanée. Au mois d'avril 1791 Phillip craignant d'être de nouveau réduit aux mêmes extrémités que l'année précédente, diminua les distributions. D'ailleurs les vivres venus de Batavia n'étaient pas de bonne qualité ; et l'on fut dégoûté d'avoir à l'avenir recours à ce marché. Au mois d'août l'arrivée successive de plusieurs navires donna la possibilité d'augmenter de nouveau les rations.

Le nombre des déportés qui arriva dans le courant l'année 1791 fut de 1695 hommes et 168 femmes. Il faut y ajouter huit femmes libres, qui suivirent leurs maris condamnés. Cette aug-

mentation de population n'était pas avantageuse à la colonie sous tous les rapports ; car parmi les hommes il y avait, comme on peut le supposer, un grand nombre de mauvais sujets, qui causèrent de nouveaux embarras à Phillip, quoique chaque vaisseau amenât des détachemens de troupes destinées à maintenir le bon ordre. Les équipages des bâtimens mouillés dans la rade contribuaient d'un autre côté à troubler la tranquillité ; ce n'était qu'en faisant observer la discipline la plus sévère que l'on parvenait à assurer le bon ordre.

Il n'était pas aussi facile qu'on le désirait d'empêcher la désertion des déportés : quelques-uns se cachaient à bord des vaisseaux en rade ; d'autres parvenaient à s'emparer de chaloupes, et affrontaient ainsi les dangers d'une longue navigation pour échapper à leur captivité. On a vu dans la relation du voyage d'Ewards qu'en abordant à Timor, il y trouva une troupe de ces malfaiteurs qui avaient réussi à gagner cette île. A chaque instant l'on découvrait des complots de déportés, qui avaient pour but de s'en aller sur de petits bâtimens dont ils se seraient saisis. Mais la tentative de fuite la plus singulière, fut celle dont le gouverneur reçut l'avis le 1^{er} novembre. On lui manda de Paramatta que parmi les condamnés arrivés récemment d'Irlande, une troupe de vingt